

Moebius

Glissades : Extraits

Daniel Leduc

Numéro 26, automne 1985

URI : id.erudit.org/iderudit/15789ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN 0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Leduc, D. (1985). Glissades : Extraits. *Moebius*, (26), 71–77.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1985

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

DANIEL LEDUC

Glissades
(extraits)

Ses pieds se prennent dans les coraux, il ne peut remonter à la surface sans se blesser, sans laisser une part de lui-même qui s'en ira danser entre deux eaux à tout jamais, cependant il aborde la rive avec une nouvelle vie entre les dents, comme un pirate avec lequel le monde devra compter un rescapé de plus, prêt à mourir pour ne plus jamais tomber à l'eau.

* * *

Le hasard dans sa vie n'existait pas puisqu'il n'y croyait pas et qu'il se faisait une idée des choses toute en exiguïté, en pointes acérées, la seule façon pour lui d'envisager ses rencontres avec les lendemains, des chocs qu'il savait pourtant fortuits au delà de toute imagination.

* * *

Je n'ignorais pas la violence des pierres ni leur apparente objectivité, je me souvenais de ces femmes lapidées qui tombaient en neige dans ma mémoire, et j'avais connu de près et de loin la valse des pavés en l'année 68, mais comment aurais-je pu deviner qu'une simple statue entr'aperçue un soir briserait sous le poids de son dédain mon avant-dernière illusion?

* * *

Ton dernier regard ne fut pas pour l'homme que tu aimais, il se tourna irrésistiblement vers la mer, cette surface où toute peine s'abolit, et tu laissas glisser ton châle sur le moelleux du sable avant de disparaître au loin, dans la mort.

* * *

J'ai traversé des nuits — blanches comme des armes tranchantes — au fil desquelles je perdais mon temps, et des heures ainsi filaient à l'anglaise, et je m'enveloppais dans des rêves éveillés dont la réalité me surprenait toujours plus dénudé que le fil de mes pensées.

* * *

La ville écrase le ciel sous son poids de pierre, de hauts murs à l'est à l'ouest plaquent l'horizon sur le regard des hommes, ce ne sont pas des prisons qui rampent immobiles au nord au sud mais des espaces qu'on dit ludiques, lorsque quiconque se penche il n'aperçoit plus la plage sous le bitume puisque la mer s'est retirée depuis tant de temps, mais je m'éveille et quitte ce cauchemar en sortant du lit, j'ouvre la fenêtre, mon regard se heurte à de hauts murs sous le ciel de pierre et de prison.

* * *

Tu deviens parfois le désir nu, le désir brûlant de la main glissant trop vite sur la corde, ton âme se fait corps toute entière trempée dans la sueur de l'orgasme, et c'est la chute après, et après c'est la chute, le bonheur qui s'enfuit alors qu'il n'est jamais venu.

* * *

Tous les matins chantent sur les toits de la ville, les sirènes des usines s'ébrouent dans leurs cris stridents, des hommes au visage de plâtre s'installent devant leur machine, c'est l'heure où l'on fabrique du réel en serrant ses rêves entre ses dents.

Ta paupière plus lourde que l'oiseau mort, tu sombres dans le sommeil de ceux qui doutent, des cauchemars branlent ta nuit, ton corps roule sur lui-même comme pour se remodeler, ta conscience est secouée par des transferts d'images, tu dors, plus vivant que l'oiseau dans l'essor de sa fuite.

* * *

Dans ton regard il n'y a pas d'enfance, comme une faille que tu ne peux combler, un glissement de terrain qui recouvre tes vides, et maintenant tu voudrais oublier, te séparer de ce qui est toi-même, apprendre la distance, la nouvelle terre sous tes souliers, savoir tout ce qu'on ne dit pas lorsque tu n'es pas là, pourquoi faut-il aimer, et le faut-il vraiment, ou simplement s'approcher, un pas puis un autre vers l'autre, pourquoi marcher, alors qu'au Vietnam tout là-bas, il y a encore l'empreinte de tes pas.

* * *

Un chat qui dort, ce n'est jamais qu'une pensée blottie contre la nuit, quelque chose de plus lourd que la force, que l'on ne peut déplacer sans risque, une boule de vie ancrée dans un rêve, et ce rêve qui s'étire, jusqu'à former le cercle, l'énigme qui ronronnera peut-être, demain.

* * *

Ton corps dans le décor, ton corps qui m'envahit, qui se couche dans ma tête, qui marche dans ma vie, et l'odeur que je palpe à travers tes habits, la sueur de ta peau, une petite pluie, les miroirs que tu tiens au-dessous des paupières, tes pieds aussi légers qu'un rayon de lumière, ta langue qui se cabre à la moindre caresse, je la sens sur mon corps qui galope sans cesse, alors contre ton corps je roule dans l'abîme, je pars dans les décors, je coule et je m'abîme, encore.

* * *

A l'ombre de ma mère les courants d'air s'essoufflaient, et les rires qui s'échappaient de sa gorge emportaient avec eux un peu d'éternité, et puis ses regards comme des regards d'automne, sa voix effleurant l'heure, ses gestes presque distraits, autant d'images coulées dans la mémoire, autant d'instant plus authentiques que vrais, ces flashes qui parfois m'éblouissent, comme si l'ombre de ma mère, tapie dans la lumière, tentait de me photographier.

* * *

Dans mon jardin je cultive les tempêtes j'arrose les coeurs fanés je plante les regards fous, je défriche les ciels de lit je récolte les amours et je sème ceux qui m'aiment, je laboure encore mes rêves je désherbe mon passé je retourne les idées, je pioche le hasard je ratisse la bonne fortune je sarcle les lendemains, je repique l'espérance j'émotte la souffrance j'échardonne les habitudes, j'empote les caresses je draine les certitudes je fume les mots d'amour, et je rame, et j'encaisse, et toujours je creuse mon appétit.

* * *

Une main poisson carpe et silence, un peu de chair tendue vers l'alentour, quelques os qui craquent lorsque claudique le jour, et la force de saisir, de frapper sur les bidons des villes, de jouer du tambour sur les portes fermées, de lancer des cendres à la face du monde, de tripoter demain avec deux doigts coupés, d'enfoncer le poing dans le regard des sourds, et puis, entre deux gifles à son propre destin, serrer une autre main qui nageait alentour, ne pas pouvoir la rendre au fleuve qui balaie tout, balaie l'amour, et même l'élan des mains.

* * *

Croyez-vous que je puisse encore glisser mon désir dans le chas de l'aiguille, y faire pénétrer tout le sable que filtrent mes mains de nains, boire ce filet d'eau qui dessèche les tempêtes et bouscule le temps perdu, croyez-vous que mon âme soit encore sur la bande, ou bien qu'elle s'entrechoque et perce tous les tapis, les secrets que mes mains de géants écartent, juste avant la levée de rideau, là, sur la scène de l'oubli.

* * *

Je n'ai plu de ville plus de métro, plus de campagne où croire que l'herbe pousse pour inonder le ciel, je n'ai plus rien de tous ces riens qui frisent le quotidien, je ne suis même pas nu, car nu c'est encore avoir de la peau, je marche sans pas je cours comme un sourd, celui qui n'entend pas le temps, rien mais toujours plus, je ne suis qu'un nom, un non.

* * *

Les rues connaîtront le goût du brouillard, les lumières des cafés clignoteront dans le noir, le pas des visiteurs mangera l'asphalte comme une brûlure sur la peau des jours, tu n'auras plus rien à dire, plus de regard à percuter, plus même d'oiseaux sur le bord des lèvres, ce sera l'atome, la concentration de matière, l'étranglement des mots, le silence qu'il faut pour toujours repousser, nos filles décroiseront leurs mains, elles feront le geste, un jour peut-être, nous serons des hommes.

* * *

Sur ton ventre l'écorce a le poil de la mousse, quelques nuages parfois s'échappent de leur source, c'est comme une pluie qui invoque le plaisir, celui de se taire, de trembler, d'attendre que vienne l'espace, fallait-il dire le spasme, l'ultime convulsion, le blanc des yeux qui bouffe tout alentour, la cigarette qui se consume, que nul ne peut éteindre, comme nul ne peut t'étreindre mieux, que ma tête creusée par ton regard.

* * *

Je sais qu'entre tes jambes l'univers se dénoue, que les morts y paissent, et que la vie s'en fout, je sais que ton sang palpite comme l'ombre d'une pépîte écrasée sur la joue, je sais que tes mots font la moue et qu'avec tout ce qui phrase, tu joues, je sais aussi bien que ton corps n'a que l'épaisseur de ce qui le rend fou, je sais que tu ne me vois pas lorsque je pense à toi en enfonçant mon clou, rien ne te précipite, tu échappes à mes mains, tu coules dans ma gorge, si chaude, frêle, sans remous.

* * *

Tu peux me laisser dans l'ombre de tes jambes, prostré contre l'attente, le cou tendu telle une flèche qui ne partira pas, tu peux jongler avec mes lèvres, leur extirper la dernière source de vie, tu peux encore t'enfoncer dans ma mémoire, si loin que ton passé devienne l'avenir inabouti, tu peux aussi piétiner mes images, saliver sur mon désir de vaincre, mais prends garde de ne jamais tourner le dos, à mon oubli.

* * *

Allons dire que tu palpes la nuit dans ton silence calcaire de l'autre bout du son, avec ces vertiges de pierre sur de trop riches versants, peuplades infinies qui traversent l'oreille, foulez le sucre des idées, vous emparez de multiples vestiges, comme si la poussière était le vent, et l'éternuement le courant d'air, allons dire que tu chasses tes âmes, césame ouvre-toi, à l'autre bout du sang.

* * *

Le chien de ta vie pisse le long de tes joues, maquillage s'abîme et plonge au coeur des rides, tu n'es qu'une vieille peau sous la lumière du jour, artifice qui fait feu de toute loi, amère est ton orange entre tes jambes ouvertes, il te reste à combler, à désertier peut-être, si le mot de chair a encore sens pour toi.

* * *

Du mot crise j'extrais le cri, faut-il qu'il se hisse jusqu'à vos dents pour que l'on puisse connaître enfin sa note, payer l'écot qui ne propage plus la parole ni l'acte, ni le repas social, celui où tout le monde est assis comme un champignon sur la racine, avant de bouffer du réel à se vider la panse, plus d'écuelle bientôt devant celui qui chôme, plus d'écuelle dans son regard, plus d'écuelle sous le cerveau, plus de pain dans les bras, à ne rien pouvoir soulever que l'absence, à n'être qu'une proie de l'ombre, la dernière virgule avant le poing, mais je voudrais que de point il n'y en eut pas, ni ici, ni plus jamais, plus jamais.